

Le Monde illustré
Album Universel

LE PLUS ANCIEN JOURNAL ILLUSTRÉ DU CANADA

BUREAU DE REDACTION

Edifice de "La Presse", 55 rue Saint-Jacques.

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 758.

Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2131.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Quatre mois, \$1.00. Payable d'avance
Un an, \$3.00. Six mois, \$1.50

SOMMAIRE

TEXTE. — Echos de partout, par L. d'Ornano. — Artistes d'avenir. — Effroyable catastrophe. — Poésie: Promenade sur l'eau, par André Theuriot. — De-ci de-là. — Notes scientifiques (avec gravures). — Nouvelle: Mariage moderne. — Monologue pour jeunes filles: Conférencières. — En vacances, par Jules Lemaître. — Le Mikado et les chiens, par G. Bertrand. — Poésie: Réverie au bord de la mer, par Paul Bourget. — Choses vraies (avec gravures). — Les industries canadiennes: Carrosserie et Bourrellerie (avec 9 gravures). — Notes sur la mode (avec gravures). — Récréation en famille (avec gravures). — Discussions féminines. — Guerre russo-japonaise. — Pages humoristiques.

FEUILLETONS. — Le portefeuille rouge. — Histoire illustrée de Napoléon 1er.

SUPPLEMENT MUSICAL. — Piano: Marche triomphale, par F. Spindler. — Regrets, par A. de Castillon.

GRAVURES. — Les pivoinés. — Mlles Vix et Villandri. — Catastrophe de Richmond, P.Q. — Tombes anglaises et boers au Transvaal. — Les nouveaux records automobiles. — Guerre russo-japonaise: Le général Kuroki et son état-major; Les canons russes capturés par les Nippons. — Paysage canadien. — Campement de sportmen. — Le wagon spécial que "l'Album Universel" envoie à Saint-Louis. — Dessins humoristiques; variétés; frontispice en couleur.



A des journées relativement chaudes, succèdent déjà de fraîches soirées. L'automne nous surprend, tandis que nous commençons à nous faire à l'été. Dans les squares, le long des allées, au hasard des coups de vent, s'éparpillent des feuilles roussies par les premières gelées. Bientôt les claustrations forcées vont recommencer. Hélas! Ce n'est pas que la vie d'intérieur nous déplaît, nous y sommes habitués dès le jeune âge, de par nos longs hivers; et tel souvenir du coin du feu, de lecture en famille, d'histoires de grand-mères, nous tient toute la vie, et non sans charme; mais, le plein air est le milieu qui convient le mieux à l'homme, quand il peut y vivre dans le cadre d'une belle campagne.

Ceci est tellement vrai, que, le dimanche, vous n'avez qu'à observer nos citadins lorsqu'ils reviennent en ville après une villégiature de quelques heures. Rares sont ceux qui ne rapportent pas des champs, des haies fleuries, ou d'un jardin aimé, quelques fleurs ou quelques baies. Gages d'amour qu'ils ont accepté de la nature généreuse.

Moi qui vous parle, — la vie a ainsi de ces pierres blanches pour marquer le chemin que

nous y parcourons, — je me souviens de plusieurs bouquets cueillis en automne. Toujours ces dernières fleurs de l'année, ravies à des parterres familiers, ont eu à mes yeux une valeur spéciale, ont joui sans réserve de ma prédilection.

Ah! les derniers bouquets d'automne, à vingt ans, qu'ils sont beaux! On les odore le sourire aux lèvres, un refrain au coeur. Parfois on n'est pas seul à suivre les venelles préférées, et c'est tant mieux. C'est l'heure des ivresses qui vous font supporter le reste de la vie, quand on est honnête et fort. Devant les défaillances de la nature qui se dépouille de ses atours, on se sent pris d'attendrissement, et jeune et galant, on fredonne alors aux oreilles d'une belle ces vers de Jacques Normand:

Voici l'automne renaissant,
L'automne aux teintes blondes:
Le vent plus frais passe en glissant
Sur tes épaules rondes.
C'est la saison du souvenir:
Souvenons-nous ma mie!
Surtout ne laissons pas venir
Le temps où l'on oublie.

Oublie-t-on, n'oublie-t-on pas? Ça dépend, n'est-ce pas? Mais, si la forme précise des discours d'antan s'évanouit, si les sensations s'émeussent, d'autant plus vite qu'elles touchent davantage à la matière, les belles visions, elles, demeurent toutes vibrantes du coloris vigoureux qu'elles doivent à de jeunes prunelles.

Ah! les beaux bouquets d'automne, à vingt ans!...

N'oubliez pas d'en aller cueillir, mes jeunes amis qui lisez ces lignes; nos campagnes canadiennes en ont encore amplement. Faites-en de beaux, faites-en de gros, loin des réduits enfumés des bars, loin des boudoirs exigus. Avant qu'il ne soit trop tard, allez prendre quelques dernières lampées d'air pur ensoleillé, de la bonté et de l'espérance plein le coeur... Vous verrez comme les fleurs que vous rapporterez seront lentes à se faner. Surtout n'y mêlez point d'épines, vos belles vous en voudraient... car, elles, sûrement plus que nous, les hommes affairés, elles savent religieusement conserver les beaux souvenirs, où se mêlent des chants d'oiseaux, des parfums de fleurs et des lambeaux du ciel bleu de la jeunesse...

* * *

Tout dernièrement, avec un mien ami, qui, par parenthèse, est un des meilleurs peintres canadiens, — je ne le nomme pas, sa modestie en serait offusquée, — sac au dos, nous courûmes la banlieue de Montréal, en quête de pochades. Le temps était superbe, nous fîmes peu de besogne, mais en revanche nous jouîmes du paysage et constatâmes combien les récoltes sont avancées. Au détour des chemins, des faucheurs nous apparaissaient, tels des modèles de Millet; et nous, des hommes de ville, nous enviions l'homme des champs, sa vie rustique et sa simplicité exempte d'abstractions plus ou moins fausses.

En un tel décor, le travail se dessinait très net à nos yeux, dans toute sa beauté, très honorable, ainsi qu'il doit en être d'un état dont l'homme fut loti par Dieu des la Genèse. Et, là, nous comprîmes peut-être mieux qu'ailleurs la sagesse du légiste qui, en ce pays, a institué la fête du Travail, chômée ces jours-ci. Cet hommage rendu aux artisans des choses manuelles n'est pas sans grandeur, et nos populations le sentent profondément.

Aussi, n'est-il agréable de donner ici, en passant, un fraternel salut à tous les citoyens qui, chaque année, prennent part à la célébration de cette fête éminemment humaine. Détenteurs des forces vives dont dépend l'avenir de ce pays, il n'est que juste qu'ils sachent combien leurs efforts sont appréciés, et qu'ils reçoivent les félicitations de ceux qui, dans leurs labeurs, les secondent par la pensée. Puissent les discordes, les grèves et l'horrible guerre à jamais se tenir à l'écart de la noble phalange des tra-

vailleurs des villes et des champs, auxquels j'adresse ces chaleureux et sincères souhaits.

* * *

Une manifestation du travail qui évidemment fait prime en ce moment, c'est bien celle qu'offre l'Exposition de Saint-Louis. Vers les bords du Missouri, se ruent, à l'heure où j'écris ces lignes, des centaines de mille personnes toutes désireuses de contempler les oeuvres du génie humain. Au risque de paraître manquer de modestie, — puisque j'appartiens à cette revue, — je vous signale le départ pour Saint-Louis du wagon-palais portant le nom de "L'Album Universel". Par les soins de notre administration il voyagera de conserve avec un wagon similaire, mis par le grand journal "La Presse" à la disposition des personnes qui, en des conditions toutes spéciales, auront le plaisir de visiter la plus grande des foires tenues dans l'univers. Nul doute, les heureux excursionnistes nous reviendront saturés d'impressions originales et de valeur. Là-bas ils verront sous maintes formes l'application des forces dont dispose la science moderne. Naguère ignorés, ces leviers des difficultés matérielles s'imposent à la réflexion. Grâce à eux il nous est permis de voir d'un oeil optimiste l'époque où nous vivons. Ils nous font sentir que sous bien des rapports nous sommes plus favorisés que nos pères, et surtout, oh! surtout, ils nous laissent entrevoir un avenir brillant.

Nous le préparons à l'humanité, nous n'en jouirons pas, mais c'est déjà une consolation que de se dire: Excelsior! Nos arrière-neveux reconnaîtront notre bon vouloir et notre ardeur au travail.

Ei! des égoïstes qui ne pensent qu'à eux, et veulent vivre en cryptogames, ces gens-là sont des morts-vivants. Pour ma part, ils ne comptent pas plus que des souches pourries, parmi la grande forêt humaine. Je les ignore, et me tourne de côté, pour dire toute mon admiration aux piocheurs, savants ou manoeuvres qui contribuent à faire des expositions françaises, américaines ou autres.

Bon voyage, donc, à mes amis et collègues de "l'Album Universel", qui vont se rincer les yeux de belles choses. Puissent-ils nous revenir sans le moindre petit accident, et encore tout ému de la vue de machines colossales, et... je le dis: du sourire des toutes charmantes filles de l'oncle Sam.

Car, vous le savez, elle devient proverbiale, la piquante beauté des belles Yankees; et, quand, par hasard, ces libres citoyennes ont un papa fortuné et qu'elles se marient, la chose prend des tournures d'événement. Ne lisais-je pas l'autre jour, dans un journal de New-York, le début suivant du compte-rendu d'un mariage:

"Plût au ciel que notre plume eût été prise sur quelque superbe oiseau de paradis et plongée dans l'oeil de l'arc-en-ciel, pour que nous puissions décrire dignement le superbe mariage qui a eu lieu aujourd'hui..."

Quand je vous le disais!

* * *

A l'Exposition de Saint-Louis se rend aussi la fameuse musique de la Garde Républicaine de Paris. Cet ensemble de virtuoses, qui compose la première des musiques militaires du monde, va y remporter de nouveaux triomphes, tels que ceux enregistrés jadis à Philadelphie, à Boston et en Europe. Gabriel Parès, le chef de ces musiciens (qui sont au nombre de 80), est universellement connu. Je ne vous parlerai pas de ses qualités professionnelles. Mais, entre-nous, ayant eu l'honneur de sa compagnie, lorsqu'il était chef de la musique des équipages de la flotte à Toulon, je vous dirai que Parès, outre qu'il est un musicien hors du pair dans son genre, est par-dessus le marché un fort bel homme très spirituel. Il fera bonne impression à Saint-Louis et, avec ses collaborateurs, rapportera une nouvelle couronne de gloire à la France des Arts, à la France, ferment des nations, qui, toujours, ouvre la marche vers